

Valentin Retz

Double

roman

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

GRAND ART, *Gallimard*, 2008.

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

VALENTIN RETZ

DOUBLE

roman

nrf

GALLIMARD

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de cet ouvrage
du soutien du Centre national du livre.

© *Éditions Gallimard, 2010.*

À la fin de l'automne deux mille huit, quelques mois après que mon premier roman était paru et que, contre toute attente, ce même premier roman avait reçu un prix littéraire, dont je ne saurais dire s'il a été pour moi une aubaine ou l'occasion d'un effondrement, à la fin de l'automne deux mille huit, donc, je me suis retrouvé dans la position d'écrire un second roman, pour que le premier ne soit pas l'ultime et, par là même, pour que mon *Grand Art* ne soit pas comme une antiphrase, une farce dans cette vie que j'avais déjà eu tant de mal à reconquérir, après trente années d'errance et, il faut bien le dire, de dérives pathétiques, où je n'avais guère fait que sucer le venin de l'époque, que ce soit sous forme de drogues dures ou plus simple-

ment d'activités culturelles, toutes choses qui m'avaient si bien détraqué la tête qu'aujourd'hui encore j'en reconnais les séquelles à ce que mon esprit s'écroule perpétuellement sur lui-même, ce qui, depuis tant de temps que je vis avec lui, devrait me faire dire que c'est là sa forme naturelle, et ce, bien que je sache qu'il n'en est rien, que c'est seulement l'époque qui s'écroule et s'effondre et s'abîme et m'engouffre avec elle. Je me souviens, c'était un de ces soirs où j'allais chercher mon fils à la crèche, et donc un de ces soirs où je longais le mur d'enceinte de la prison de la Santé, ce mur à la fois gigantesque et sinistre qui, chaque fois que je passais devant, me rappelait cet autre mur d'enceinte à l'intérieur duquel j'avais passé mon adolescence, et qui n'était pas le mur d'une prison, fût-elle une prison de la Santé, et pourquoi pas de la Grande Santé, mais le mur d'enceinte d'un couvent, ou plutôt d'un très vieux monastère qui, depuis des siècles, faisait également office de pensionnat, je me souviens, donc, c'était quelques mois après que toutes les places financières de la planète se furent brutalement effondrées, j'ai remarqué, pour la pre-

mière fois en presque trois ans que j'effectuais ce parcours quasi quotidien, que la rue qui longeait le fameux mur d'enceinte avait pour nom Jean-Dolent et, immédiatement, alors que je commençais à peine à me demander par quelle perversion on en était un jour venu à désigner tous les hommes et toutes les femmes et tous les enfants qui emprunteraient jamais cette rue comme des *gens dolents*, c'est-à-dire comme des gens voués, assignés, consacrés à la souffrance, immédiatement, donc, une douleur intense s'est déclarée dans la partie supérieure gauche de mon abdomen, à cet endroit précis où je savais être atteint d'une éventration, là où le médecin spécialiste qui m'avait examiné, il y a de cela plus d'un an, avait diagnostiqué une rupture bénigne de la paroi musculaire ; affection qui, selon lui, s'opérait très bien, mais qui m'avait laissé, au sortir de son cabinet, avec la sensation nette d'un gouffre au milieu du ventre, et qui, logiquement, après que j'eus trouvé mille et une fois mille excuses pour repousser l'opération qui devait me reconstituer l'abdomen, s'était finalement aggravée jusqu'à prendre des proportions que mon incurie et moi-

même ne pouvions simplement plus refuser de voir. C'est vraiment à partir de cette douleur que j'ai compris que quelque chose de mon passé tâchait de remonter à la surface. Jusque-là, j'avais tout bonnement présumé que ce que j'avais souffert appartenait à une trajectoire révolue, mais, dès ma première visite au médecin spécialiste, quelque chose de fondamentalement instable, de fondamentalement furieux, avait à l'évidence repris son vieux travail de sape, quelque chose que mon corps n'avait pas oublié, mais que mon esprit avait dénié, combattu, refoulé, dès l'instant où ce même médecin spécialiste s'était enquis des larges stries de peau craquée que j'avais sur le ventre, et donc dès l'instant où je lui avais précisé que c'était là des marques de mon ancienne obésité, du temps où j'avais succombé à ce qu'il faut bien appeler ma décompensation schizophrénique, quand, pour avoir abusé, un certain soir, de certaines drogues hallucinogènes, j'avais brusquement rompu l'équilibre précaire de mon moi supposé, ce qui ne m'avait pas seulement laissé l'impression d'une fragmentation, mais m'avait tout bonnement dispersé en autant

de possibilités de moi-même qu'il existe de choix embarqués vers l'avenir. À cette époque, je savais déjà que ce qu'on appelle le moi n'est qu'une construction arbitraire qui, en aucun cas, ne peut prétendre désigner une quelconque réalité fondamentale, même s'il est vrai que cette construction arbitraire représente le plus souvent, et donc presque toujours, un horizon indépassable que la plupart des êtres s'entendent naturellement à ne jamais questionner. Mais mon problème, en la circonstance, ne consistait pas en ce que j'étais incapable de traverser l'horizon de mon moi, non, mon problème consistait en ce que j'avais le sentiment tranché de n'en avoir aucun ou, plus exactement, en ce que j'avais le sentiment tranché d'en avoir des milliers en puissance, ce qui se manifestait chez moi par une tendance à matérialiser les plus crédibles, en autant de voix claires, mais aussi clairement hallucinées. La pire des choses à faire, lorsque vous êtes aux prises avec ce genre de phénomène, consiste bien entendu à dénommer ces voix, ce qui a toujours pour effet de vous exclure de vous-même, de vous compter vous-même comme

une possibilité. De là à ce que vous vous convainquiez qu'il y a effectivement une différence entre celui qui pense, celui qui a pensé, celui qui voudrait penser et celui qui pensera, il n'y a qu'un pas qui se franchit au fur et à mesure que les noms que vous avez choisis pour désigner vos voix prennent de la consistance, et donc au fur et à mesure que vous en perdez, vous. Plus les voix s'intensifient et deviennent des noms, et plus vous avez des raisons de vous persuader que vous n'êtes finalement pas plus légitime que n'importe laquelle des possibilités de vos moi qui sont des voix qui parlent à vos oreilles ; problème qui ne tarde jamais à rejoindre son terme et que, *moi aussi*, il m'avait fallu résoudre. Je m'y étais employé en adoptant une stratégie négative, voire carrément destructive, dont la logique délirante, mais qui, d'une certaine manière, a prouvé depuis son efficacité, dont la logique délirante, donc, avait pour présupposé délirant que, puisque j'étais incapable de reconnaître laquelle de ces voix était la mienne, je me devais de les conserver toutes, et donc je me devais en quelque sorte de les emprisonner dans le seul

lieu — mon corps — *qu'elles ne pouvaient de toute façon quitter*. Mon raisonnement, dont les prémisses n'avaient rien de rassurant, ni d'assuré d'ailleurs, comportait deux phases, dont la première visait à élargir les bornes de ce corps, afin de ménager une place indiscutée pour chacune des voix qui me martyrisaient, puis, ainsi fait, et pour coller aux exigences de la seconde, afin de consumer ces voix, et donc de me refondre un moi, en réduisant ce même nouveau corps à des proportions saines. Ainsi, je m'étais mis à me nourrir avec une rage et une avidité féroces, parfaitement convaincu que c'était là l'unique moyen de garantir l'intégrité de ma santé mentale qui, avouons-le, n'en était pas à ses premiers dérapages et, je dirais même, avait déjà si complètement dérapé qu'elle s'était crue devoir imaginer ce tour qui, bien qu'il m'ait sans doute sauvé la vie, n'était, tout compte fait, qu'une mutation de cette forme particulière de folie qui, à l'époque, menaçait très sérieusement de me désintégrer. Quoi qu'il en soit, je me nourrissais à proportion des voix que je croyais entendre, ce qui, par simple arithmétique, portait le nombre de

mes repas à une somme extravagante, qu'aujourd'hui encore je n'ose calculer, et qui devait équivaloir à plus ou moins la totalité de mes voix multipliée par deux repas par jour ; car même alors, je ne buvais qu'un café noir en guise de petit déjeuner. Inutile de préciser qu'en quelques mois de ce régime je redoublais à peu de choses près le volume de mes chairs et, ce faisant, fragilisais les fibres musculaires de ma paroi abdominale qui se sera donc déchirée dans le sillage de cette prise de poids subite. C'est en tout cas ce que semble croire le médecin spécialiste qui m'a examiné et, moi aussi, j'ai tendance à le croire. Je le crois d'autant plus volontiers que c'est dans la salle d'attente de son cabinet que j'ai revu mon ami Isidore, qui est peut-être mon plus vieil ami, mais que je n'ai jamais vu, ni retrouvé, ni fréquenté, qu'à l'occasion des événements et des périodes les plus critiques de ma vie. Déjà, lorsque mes voix me travaillaient au corps, si je puis dire, mais également pendant ma petite enfance, quand j'avais découvert, autour de mes six ans, que j'avais une nature étrange et que cette nature étrange serait toujours, pour moi, ou mon

alliée la plus fidèle, ou ma pire ennemie, déjà, donc, Isidore était à mes côtés, et déjà il était, au sens propre, un être irremplaçable. Je peux vraiment témoigner de ce que mon ami Isidore, en plus du fait qu'il a été le seul qui ait jamais réussi à me faire comprendre ce que le mot musique recouvrait de réalités charnelles, ainsi que ce que le mot cuisine recouvrait de réalités spirituelles, et donc ce que le mot musique et le mot cuisine recouvraient de réalités croisées, pour ne pas dire confondues, je peux vraiment témoigner, donc, de ce que mon ami Isidore a toujours été d'une pénétration et d'une intensité hors du commun, ce qui lui a naturellement valu de mourir de la manière dont il est mort, c'est-à-dire sans aucune considération pour lui-même et, plus exactement, selon son propre aveu, en ayant échoué sur tout. Bien sûr, sa mort, il l'a réussie à sa manière, mais, lorsque je me rappelle son visage hâve et ses yeux délavés, juste après qu'on l'eut débarrassé de la quasi-totalité de son estomac dans une tentative désespérée d'endiguer le cancer qui le rongeaient depuis qu'il avait pris cette décision désastreuse, et pour finir mortelle, de se

consacrer exclusivement à *la composition musicale* et pas *aux arts de la table*, qu'il connaissait pourtant comme aucun autre, bien sûr, donc, sa mort, il l'a réussie à sa manière, mais, lorsque je me rappelle les faibles gémissements qu'il parvenait à peine à expirer sur son lit d'hôpital, je ne peux décidément pas m'empêcher de penser et de croire qu'il n'aurait pas dû s'obstiner dans la carrière musicale. Oui, il n'aurait pas dû s'épuiser à donner des leçons à des élèves qui n'en valaient pas le coup. Il n'aurait pu dû s'éreinter, pour des sommes dérisoires, sur son archet, son violoncelle, à essayer de faire comprendre à des esprits de seconde zone la stature colossale d'un Jean-Sébastien Bach. Il n'aurait pas dû passer son temps à courir d'appartement en appartement, d'un bout à l'autre de Paris, dans la seule intention de pouvoir se payer ce petit logement minable où il se consacrait à ses compositions, et donc dans la seule intention de pouvoir se consacrer à mettre en forme, à mettre en rythme, ce dont il me parlait si bien, lorsqu'il avait décidé que je devais connaître tel ou tel aspect de l'histoire musicale, afin que je saisisse au plus serré ce qu'il

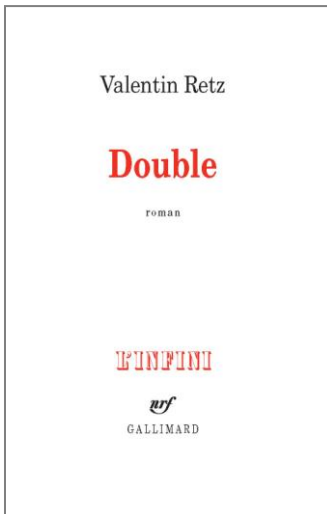
tentait de faire et, par là même, afin que je saisisse au plus sacré l'impossibilité héroïque contre laquelle il avait décidé qu'il se battrait jusqu'à la mort ; cette mort qu'il avait orchestrée avec une vraie maestria et à laquelle j'avais assisté, bon gré, mal gré, depuis l'enfance — car, plus je tourne et je retourne la question de sa mort, plus je suis convaincu que mon ami a préparé cette mort, qu'il l'a couvée, choyée depuis l'enfance, et donc qu'il s'est lui-même infligé son cancer, comme il s'était lui-même infligé cette vraie fausse appendicite, qu'il avait, selon ses dires, volontairement déclenchée, ce jour où il m'avait déclaré que non seulement il subirait bientôt une crise aiguë d'appendicite, mais qu'une contagion s'ensuivrait *ipso facto* dans tout le pensionnat ; ce qui s'était en vérité produit comme il me l'avait annoncé et, de ce fait, m'avait intimidé au-delà de toute mesure. Je me souviens, il m'avait dit qu'il ne supportait plus l'enfermement du monastère, qu'il lui fallait absolument renouveler l'air qu'il respirait à chaque bouffée avec de plus en plus d'horreur et de difficulté. Il m'avait dit qu'il y avait dans les vieilles pierres, dans les bar-

reaux aux fenêtres, dans les têtes vides, une sale odeur immonde qui lui donnait littéralement envie de vomir ; qu'il se couchait et qu'il se réveillait avec cette sale odeur immonde, et qu'il avait maintenant atteint son seuil de rupture ; qu'il avait fait ce qu'il fallait pour supporter le plus longtemps possible cette sale odeur immonde, mais qu'à présent il fallait que cette odeur disparaisse, à présent il fallait qu'on lui redonne sa liberté : parce qu'il ne pouvait plus rester une seule seconde dans cet établissement catholique, parce que cet établissement catholique lui donnait la nausée ; parce qu'il devait à tout prix voir et fréquenter des musiciens qui seraient à même de partager ses préoccupations quant à son instrument, et donc quant à son violoncelle ; parce qu'il avait déjà perdu trop de temps à essayer de ne pas mourir au milieu de ce qu'il considérait déjà, et malgré son jeune âge, comme la sale humanité, ce que, pour ma part, je n'ai jamais ressenti comme lui, mais il faut dire que si nous avons toujours été très liés, nous avons également toujours été très différents, et c'est sans doute pour cela qu'il n'est resté que trois années

dans ce vieux monastère, tandis que moi j'y ai vécu toute mon adolescence, et plus encore. Je me souviens, ç'avait été comme un grand rire lancé dans tout le pensionnat. Isidore m'avait dit qu'il allait brusquement tomber malade et qu'à sa suite tout le monde tomberait malade, et effectivement il était tombé malade et à sa suite tout le monde avait vomi. Notre dortoir, le dortoir Saint-Pierre, comme tous les autres dortoirs, et notamment le dortoir Saint-Jacques et le dortoir Saint-Paul qui le jouxtaient aux deux extrémités, notre dortoir Saint-Pierre, donc, était devenu une sorte de dégueuloir où, durant plusieurs nuits, ses occupants s'étaient livrés à un concert monstrueux. Entre les plaintes, les vomissements, les raclements de gorge, entre les tousseries, les crachats, les mouchages, entre le vieux plancher de chêne qui craquait au rythme imprévisible des allées et venues devant l'unique cabinet de toilette pour environ cinquante adolescents, entre les chuchotis, les bruissements de draps, les grincements de lits et les appels au calme du surveillant qui paraissait comme diriger de sa voix rauque cette représentation de musique atonale, eh

bien, moi qui n'étais ni malade ni endormi, j'avais pour la première fois éprouvé ce que mon ami Isidore sentait, voyait et endurait chaque fois qu'il considérait *cette population de jeunes gens vomitifs*, comme il aimait à les appeler et comme il aimait à croire que c'était là l'unique vérité sur eux, bref, j'avais compris, j'avais saisi, j'avais subi toutes les nuances de son écœurement, et c'est pourquoi je peux affirmer que mon ami Isidore n'a jamais imaginé pouvoir se déprendre d'un lieu ou d'une situation qui lui étaient néfastes, qu'en surenchérissant à l'aide d'une maladie appropriée et, si possible, à l'aide d'une maladie grave. Il s'était infligé l'appendicite parce qu'il n'avait plus supporté la vie répétitive et rude du pensionnat qui est depuis toujours un monastère. Il n'avait plus trouvé la force d'aller de l'avant dans cet environnement qui s'était révélé, pour moi, l'environnement approprié, comme, pour lui, l'appendicite s'était révélé la maladie appropriée à son échappée belle. Il avait en quelque sorte fomenté sa maladie comme on lime en secret les barreaux d'une prison et, finalement, il avait réussi à fuir dans une de ces cliniques où il savait qu'on n'hési-

mon double. J'ai alors embrassé les moments décisifs de mon amitié avec Isidore. J'ai visité tous les lieux qui nous avaient reçus. J'ai suscité le moindre des personnages avec lesquels nous avons marché ; et les heures, et les scènes, et les êtres se sont subitement déployés ensemble. Mais je n'ai pas réussi à consumer entièrement cette part de moi-même, non, je n'ai pas réussi à néantiser ses cendres brûlées sur l'autel de mon cœur. Et comment l'aurais-je pu, du reste ? Puisque c'est précisément cette noirceur de ténèbres qu'il me faut chaque fois sacrifier pour aller vers des clartés nouvelles.



Double Valentin Retz

Cette édition électronique du livre *Double*
de *Valentin Retz*

a été réalisée le 05 octobre 2010 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2010 par FLOCH
(ISBN : 9782070130016)

Code Sodis : N44692 - ISBN : 9782072413117

Numéro d'édition : 176313